



Entrée des Anglais dans Bagdad.

Ce délassement procuré à la population devait le dédommager des innombrables ennuis qu'apportent infailliblement le logement de quelque deux cents officiers d'état-major et l'installation d'un grand nombre de bureaux. D'ailleurs — c'était du moins l'opinion de Son Excellence — ces concerts étaient de nature à rendre la domination militaire sympathique et à développer le patriotisme de la jeunesse studieuse et de toute la population. Dans l'intérêt des opérations militaires, l'austère général croyait hautement nécessaire de se rendre favorable l'opinion publique — tout en maintenant ses immenses privilèges — ainsi que de maintenir la bonne entente entre les autorités civiles et militaires. De plus, le fait que ces messieurs de l'état-major général, avec S. Exc. en tête, prenaient leur café à cette heure, avait beaucoup contribué à l'institution de ces concerts.

Il était vraiment agréable de se reposer sous ces platanes séculaires dont les couronnes entrelacées couvraient toute la place comme la nef d'un temple. Le soleil d'automne envoyait ses faibles rayons sur les murs environnants et le feuillage touffu tamisait ces rayons, comme des vitraux antiques, faisant courir des petites taches de clarté sur la longue file de tables devant le restaurant.

Pour ces messieurs de l'état-major, on avait préparé toute une rangée de tables couvertes de nappes blanches, garnies de bouquets et de pâtisseries fines qu'un sergent de l'intendance apportait régulièrement à trois heures précises de la grande boulangerie de campagne où elles étaient fabriquées spécialement et avec grand soin pour S. Exc. et son entourage, sous la surveillance personnelle du commandant.

La place présentait un spectacle vraiment joyeux et une grande aménosité amusée autour du kiosque, une vie si insouciant et si joyeuse que sur le « Graben » à Vienne, par une jolie matinée de printemps d'avant-guerre.

Les enfants écoutaient attentivement la musique, battaient la mesure et applaudissaient avec enthousiasme après chaque morceau du répertoire.

Dans les rues qui donnaient sur la place, la jeunesse circulait sans cesse, des « mômes » amusées

et des étudiants coiffés de la casquette, cependant que la « haute volée », les dames des commerçants et des fonctionnaires de la ville espionnaient la rue du tearoom voisin et se scandalisaient parce qu'une certaine dame étrangère osait, malgré toutes les protestations et toutes les ordonnances, et ce en plein jour, porter un grand chapeau luxueux, des bas à jour et un jupon court, descendant seulement jusqu'au genoux.

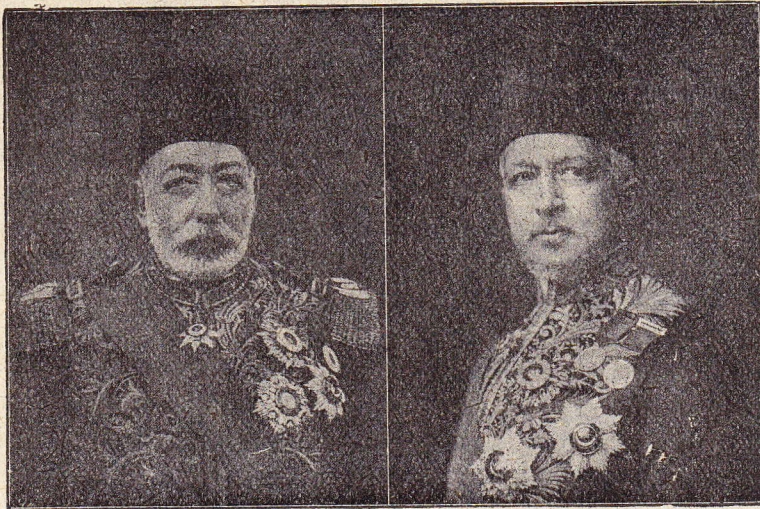
Mais les officiers qui étaient de passage dans la ville donnaient cependant le ton. Celui qui partait en permission et celui qui rentrait à son corps devait passer par la ville et il jouissait de son mieux de sa première ou de sa dernière journée de liberté. La moindre chose dont on pouvait avoir besoin au front, des clous à ferrer, du savon à cirer, des objets de pansements, de la bière en bouteilles — tout se trouvait toujours, sans qu'on dût chercher longtemps, dans cette petite-grande ville.

Celui qui n'était pas trop bien vu recevait une distinction comme prix de sa bravoure. Mais celui qui était dans les bonnes grâces de son commandant était, avant tout, envoyé à la ville pour le ravitaillement.

Il s'était manifesté dans les unités un esprit inventif incroyable pour découvrir les besoins urgents de la troupe et il existait un rapport secret et mathématique indéniable entre les besoins des différentes divisions, en charbon de bois, graisse à chariots, etc. et la distance entre le dépôt de ces divisions et la ville.

Le plaisir ne durait cependant pas bien longtemps. On avait tout juste le temps de prendre un bain chaud, de montrer une couple de fois son brillant uniforme fraîchement repassé, de prendre deux repas à une table bien servie et finalement de passer une bonne nuit dans un bon « plumard », avec un peu de tendresse — ou bien sans — s'il n'y avait pas moyen autrement ; — puis on devait repartir, de mauvaise humeur, en proie à une surexcitation nerveuse, à la gare toujours bondée de voyageurs, puis vers le front, dans son abri humide ou dans le blockhaus étouffant.

L'ardeur de vivre de ces jeunes officiers, qui passaient dans la ville avec des yeux avides, dont le



Mahommed Reschad Chan V
Sultan de Turquie.

Le prince Saïd Halim Pacha
Grand Visir de Turquie

sang bouillonnait dans les veines comme chez un scaphandrier qui aspire furtivement l'air à pleins poumons, cet ardeur dis-je, avait contaminé lentement et entièrement ce nid de province où l'on s'en-nuyait jadis. On s'y remuait, on s'y débattait, on s'y enrichissait, et les mœurs s'y épanouirent : il semblait que l'on ne parvenait pas à y vivre assez complètement, depuis que l'on se trouvait au centre d'un endroit où se déroulaient des événements mondiaux et que l'on avait droit à « voir se passer » de grands faits.

Même pendant ce jour ouvrable, la foule compacte se pressait autour du kiosque, habillée et disposée comme pour une fête, vibrante sous les tons de la valse du « Beau Danube Bleu », que l'orchestre jouait d'une façon entraînant, avec accompagnement rythmique du tambour et des tymbales.

Tout se passait ici comme dans les coulisses d'un grand théâtre pendant la représentation d'une tragédie avec un chœur et une foule d'acteurs. On n'entendait ni on ne voyait rien de la pièce sanglante qui se jouait par devant. Le visage des acteurs se détendait derrière les coulisses ; ils se reposaient, se mêlaient dans la cohue bigarrée et se réjouissaient de ne pas connaître la suite de la pièce ; tout comme de vrais acteurs retombent dans la vie ordinaire jusqu'au premier signal prochain.

Celui qui, assis à l'ombre des vieux arbres, devant une tasse de café et fumant un bon cigare, regardant cette foule agitée pouvait facilement figurer que le drame qui se déroulait au front n'était qu'une comédie amusante.

Toute la guerre, jugée à cet endroit, paraissait être un courant de vie, qui amène des musiques militaires, qui apporte de l'argent et des festivités aux gens, et qui est conduit par des officiers flâneurs et par des officiers d'état-major, graves et « ruminants ». L'aspect sanglant n'était pas visible du tout !

Le grondement du canon ne se faisait point entendre, pas un seul blessé ne venait jeter le trouble dans cette vie joyeuse par le spectacle de sa misère à lui. Ce ne fut cependant pas toujours le cas. Aux premiers jours, alors que les concerts militaires possédaient encore l'attrait de l'innovation, tous les hôpitaux, toutes les ambulances envoyaient leur provision énorme de petits blessés et de convalescents dans la ville en promenade.

Mais cela ne dura que deux jours. Son Excellence fit venir le premier médecin de la garnison en une courte audience et fit comprendre en quelques mots brefs au pêcheur pénitent quel impression défavora-

ble devait produire sur la population l'aspect de ces mutilés. Il exprime l'espoir que tous ceux qui étaient blessés, qui portaient un pansement ou dont la présence pouvait, d'une façon quelconque, exercer une action déprimante sur le moral de la population, fussent désormais retenus dans les hôpitaux. Et son espoir ne fut point déçu !

Rien de désagréable ne venait plus troubler sa béatitude lorsque, la cigarette préférée, en tabac de Virginie aux lèvres, il laissait errer son regard sur la longue file de ses subordonnés dans la rue. Personne ne passait qui ne jettât un regard respectueux et timide sur le tout-puissant général, qui sirotait son café tout comme le plus commun des mortels, malgré qu'il fut le fameux général en chef, le maître absolu de centaines, de milliers de vies humaines, pompeusement appelé, « le vainqueur de... par les journaux. Pas un malheur qui pouvait menacer la ville qu'il ne pourrait conjurer d'un trait de plume, rien n'existait qu'il n'aurait pu arranger ou détruire selon sa volonté. Sa faveur était synonyme de livraisons et richesses ou bien distinctions et honneurs ; encourir sa disgrâce signifiait être condamné au désespoir ou une marche certaine vers une mort inévitable.

Avec un sourire béat, le tout-puissant seigneur était assis, le corps penché en arrière, dans le grand fauteuil de jones qui promettait de devenir historique, et il conversait joyeusement avec la femme de son chef d'Etat-Major général. Il montrait, d'un large geste de sa main, la rue où la foule se croisait dans les rayons du soleil, et dit, avec un accent de contentement joyeux dans sa voix :

« Voyez-vous, madame ! les messieurs les pacifistes devraient une fois assister à cette activité, eux qui prétendent toujours que la guerre n'est rien qu'une effroyable effusion de sang. Vous auriez dû visiter cette ville pendant la paix. On s'y ennuyait à en tomber endormie ! Le portefaix là-bas au coin, gagne actuellement plus gros qu'auparavant : le plus gros commerçant de la place. Et avez-vous déjà bien regardé nos hommes, quand ils reviennent du front ? Ils sont hâlés par le soleil, bien portants et joyeux ! La plupart d'entre eux s'enterraient quelque part dans un bureau : affaiblis, pâles, fourbus. Croyez m'en, le monde n'a jamais été si sain qu'actuellement. Quand on parcourt les journaux cependant, on n'y lira que des considérations sur la catastrophe mondiale, l'Europe qui saigne et que sais-je tout quoi ! »

Il fronça ses gros sourcils blancs jusqu'au milieu de son front puissant. Ses petits yeux perçants coururent à dessein sur le visage des assistants.

La bonne humeur de S. Exc. était communicative. La conversation se ranime à toutes les tables, on louait l'influence bienfaisante de la guerre et les farceurs se gaussaient des inepties débitées par les apôtres de la paix. Il n'y avait pas un seul de tous ces messieurs assemblés auquel la guerre n'avait pas apporté un double avantage : l'insouciance matérielle et un train de vie comme pouvaient se permettre seuls les grands magnats de la finance en temps de paix. Dans cette assemblée, la guerre portait le déguisement du valet nègre portant sur son dos un sac rempli de dons merveilleux et dans sa main une assignation pour « une brillante carrière ». Il est vrai que l'un ou l'autre de ces messieurs portait un bandage de crêpe sur sa manche, pour un frère ou un beau-frère qui, comme chef d'une division ou de l'autre, avait fait connaissance avec le visage terrifiant et funeste de la gorgone de la guerre. Mais ce visage était si loin pour eux — plus de 60 kilomètres à vol d'oiseau, — et une petite visite qu'on faisait de temps à autre dans son voisinage, n'était qu'une légère excitation des nerfs et un événement intéressant. Après une heure d'absence l'auto les emportait de nouveau vers l'endroit sûr et le bain bienfaisant et l'on marchait, comme avant, légèrement chaussée sur l'asphalte uni de la ville. Qui n'aurait, dans ces conditions, pas été d'accord avec l'opinion de Son Exc.?

Le grand seigneur écoutait avec satisfaction encore pendant un petit temps le bruit de la conversation suscitée par ses paroles, puis il s'approfondit de nouveau dans ses propres pensées. Il regarda droit devant lui et aperçut les taches de lumière qui tombaient sur lui à travers les feuilles des arbres comme à travers un tamis et scintillaient sur les étoiles des décorations qui couvraient, disposés en trois rangs, la partie gauche de son buste. Tout ce que les souverains de quatre empires puissants pouvaient distribuer pour héroïsme, mépris de la mort et grands mérites, en témoignages visibles de leur gratitude était présent au grand complet dans cette collection. Il n'y avait plus une seule distinction que ne possédait pas le vainqueur de... Quelques mois de guerre lui avaient apporté tout cela sur ses genoux : c'était la récolte d'une seule année de campagne. Trente neuf années s'étaient écoulées auparavant dans une monotonie exaspérante, dans une lutte journalière contre les soucis constants : il était éreinté par la lutte contre tous les soucis d'une vie archi-rude de petit bourgeois, d'une vie qui ressemble terriblement à celle du pauvre honteux qui fait des efforts désespérés, pendant sa misérable existence, pour cacher de mille façons l'usure de son habit et qui voit toujours apparaître la déchirure sous son pourpoint misérablement rapiécé. Pendant trente-neuf années il s'était habitué à des privations de toute nature, avec beaucoup d'or sur son uniforme mais peu dans sa poche, et depuis longtemps déjà il avait formé le projet de démissionner parce qu'il avait plus que son compte du plaisir mesquin de jouer à l'épouvantail, tel un Neron, aux jeunes officiers, sur les plaines de manœuvres. Alors s'était produit le miracle ! En un clin d'œil, le vieux monsieur grincheux s'était transformé en un héros national, une célébrité européenne... « le vainqueur de... » Cela s'était presque fait comme dans les contes lorsque, lors de l'apparition de la bonne fée, le prince enchanté, jette son vilain masque et apparaît rayonnant de jeunesse, entouré de chevaliers et de laquais, et qui prend possession de son beau manoir.

La jeunesse rayonnante ne lui était pas revenu, il est vrai, mais il était certainement redevenu plus vigoureux, l'année si riche en événements l'avaient fait revivre, de sorte que l'ardeur de la vie et la joie de vivre coulaient avec une nouvelle force dans ses veines.

Il était assis en maître à l'ombre des platanes, la croix brillait sur sa poitrine dans le soleil — et une ville se trouvait à ses pieds ! Il ne manquait rien,

absolument rien pour rendre le conte parfait. Devant le café, gardée par deux superbes sous-officiers, sommeillait tranquillement la bête grise, avec un cœur de cent chevaux dans sa poitrine, attendant le moment où la manivelle l'éveillerait, pour emporter avec la vitesse du vent le seigneur qu'elle devait reconduire dans le château situé au-dessus de la ville et de la vallée.

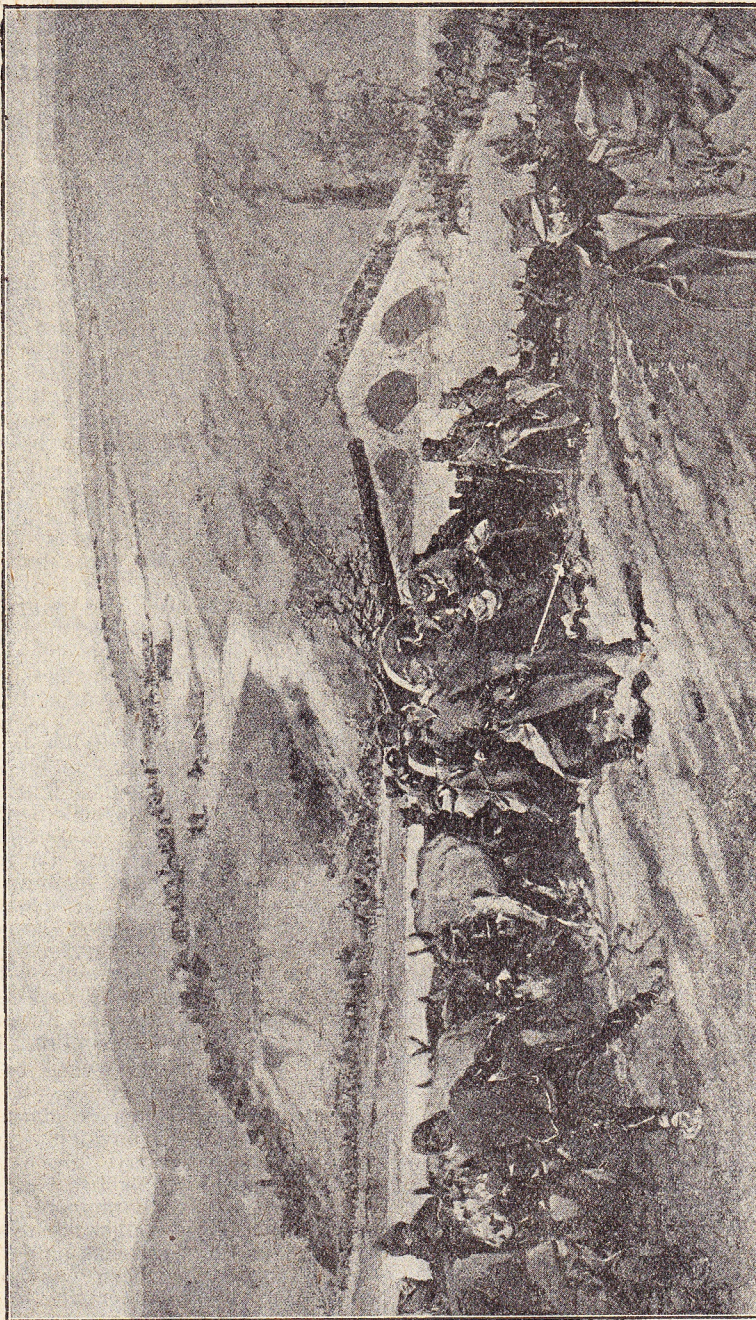
Où était donc le temps où il rentrait en tram, lui le général, dans un appartement de six pièces, qui ne comptait en réalité que cinq pièces et une annexe ! Où était tout cela?... Pendant de longs siècles de nombreuses générations avaient employé leurs plus nobles efforts et leur sens artistique à enrichir avec les trésors les plus rares ce château qui avait été réquisitionné pour S. Exc. le commandant en chef de la... armée. Le soleil et le temps avaient patiemment accompli leur œuvre jusqu'à ce que l'éclat criant de richesses accumulées se fut transformé en une splendeur discrète qui perçait comme à travers le gaze d'une voile finement tissée.

Celui qui, en maître montait le puissant perron et qui donnait ses ordres dans le noble calme de ces couloirs, celui-là devait se sentir roi et ne pouvait vivre la guerre que comme dans un conte. Fut-il jamais une cour qui s'approchât plus du prodige que celle-ci ? Le cuisinier, un maître dans son art, chef d'un des premiers hôtels du pays — qui ne serait jadis pas contenté d'un revenu double de celui d'un général — régnait ici dans la cuisine pour cinquante par jour ; et cependant il mettait tout son talent à l'œuvre, et mieux encore, il ne s'était jamais donné autant de peine pour flatter le palais du seigneur qu'il servait ! Les rôtis qu'il faisait servir étaient la plus belle pièce que puisse fournir la boucherie militaire qui abattait journellement deux cents bœufs pour la division d'armée. Les garçons majestueux qui lui servaient les plats d'argent — façonnés jadis par des élèves de Benvenuto (1) — l'aieul du maître de céans — étaient des généraux parmi les garçons, qui, en temps de paix, commandaient leurs habits à Londres, mais qui maintenant, comme des piccolo's malmenés, épiaient en tremblant le moindre geste du seigneur ! Et tout ce personnel, tout ce ménage princier marchait automatiquement et ne coutait pas le moindre centime ! Le patron, pour lequel tout ce monde s'éreintait, n'avait jamais à donner le moindre pourboire, jadis inévitable.

Sans arrêter, l'essence coulait dans les veines des trois autos qui se trouvaient prêts nuit et jour sur la cour intérieure pavée de marbre. Tout ce qui pouvait charmer le palais et les yeux était apporté ici comme par enchantement. Pas un domestique qui demandait ses gages ; tout semblait s'exécuter même sans un ordre, comme dans les châteaux enchantés où chaque désir possède un pouvoir créateur. Mais le « table couvre toi » n'était pas seul devenu une réalité. Le prodige n'était pas parfait lorsque pendant vingt-neuf jours toutes les chambres étaient remplies de provisions. Le trentième jour apparaissait encore l'âne qui distribuait des richesses et, au lieu de misérables notes, des billets de banques étaient apportés en abondance. Au lieu des ennuis, des querelles et la résignation à une parcimonie nécessaire, on fourrait, avec un geste ennuyé des bank-notes dans ses poches, et cependant cet argent était absolument superflu dans ce pays de cocagne dans lequel la guerre avait transplanté ses vassaux.

De temps à autre seulement, un léger nuage passait sur le ciel de ce pays merveilleux et son ombre glissait sur le front de Son Excellence. L'idée que le conte pourrait un jour faire place à la réalité et peur de se réveiller un jour de ce songe merveilleux, assombrissait parfois son bonheur parfait.

(1) Benvenuto Cellini, fameux orfèvre et sculpteur italien (1500-1571). — (Note du traducteur).



Déplacement, en avant, de l'artillerie Serbe.

Ce n'est pas que Son Excellence craignit la paix. Il n'y pensait pas le moins du monde. Mais quelle nouvelle donc si le mur construit de corps humains commençait à vaciller? Quelle nouvelle si l'ennemi parvenait à forcer les charnières de son système défensif, si la panique remplaçait la discipline, si le mur puissant s'effondrait et se dissolvait en une foule d'hommes effrayés, s'efforçant de sauver chacun sa vie?

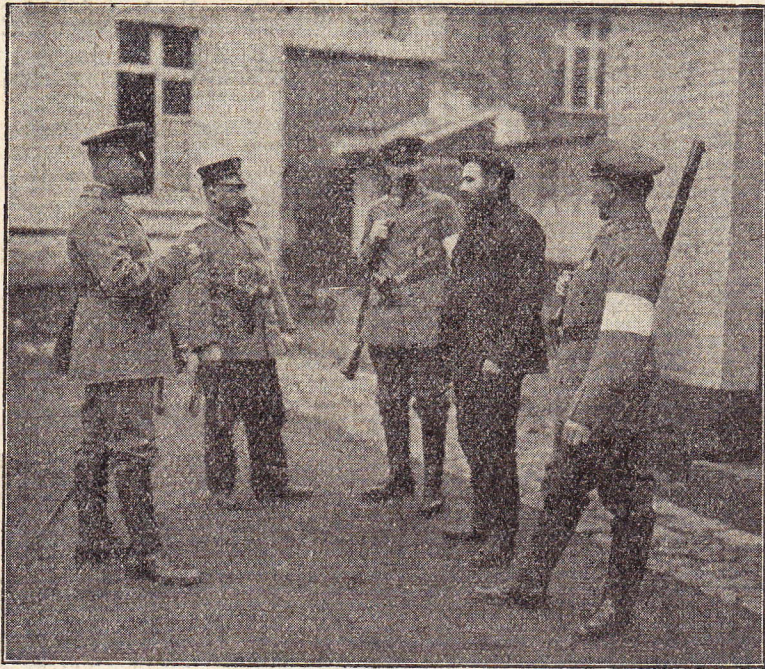
Alors le vainqueur de..., le tout puissant héros du conte, retomberait dans ses soucis journaliers net ses occupations mesquines, il s'en devrait retourner dans quelque trou de province pour y vivre d'une maigre pension et y entasser ses trophées dans une simple habitation et s'y contenter d'une célébrité quelconque. Il suffirait d'un simple revers, — le monde oublie son enthousiasme en moins d'un jour, — un autre le remplacerait dans ce manoir et roulerait en automobile dans la ville, comme grand seigneur, tout l'entourage gigantes-

que se jettrait aux pieds du nouveau maître, cependant que l'ancien serait devenu une chose du passé, un épouvantail du passé que viendrait salir le premier venu.

Involontairement sa petite main se crispa et le pli redouté au-dessus de la racine du nez, le « signe précurseur de tout l'orage » que ses propres soldats avaient appris à craindre autant que les soldats ennemis, se creusa un instant dans son front large et puissant. Puis le visage se rasséna et S. Ex. regarda autour de lui avec orgueil.

Non! Le vainqueur de... n'avait pas peur. Son mur était solide et loin de vaciller. Depuis trois mois, chaque rapport que lui faisait parvenir le service de renseignement lui fit connaître les préparatifs gigantesques de l'ennemi.

Pendant trois mois, l'adversaire avait accumulé des munitions et des forces en hommes, en vue de l'attaque monstre qui s'était déclenchée cette nuit. Le général savait, ce que devait seulement appren-



Interrogatoire d'un espion.

dre le lendemain par les journaux la foule, des gens, qui circulait gaiement sur la place ensoleillée, que la bataille terrible avait commencé au front, depuis vingt heures; qu'à une distance d'à peine 60 kilomètres de ce concert en plein air, les canons tonnaient sans interruption et qu'une grêle de mitraille inconsciente s'abattait en sifflant sur ses hommes. Les communiqués du matin avaient déjà fait connaître que trois attaques d'infanterie avaient été refoulées; en ce moment l'artillerie faisait rage, préparant les nouveaux combats de la nuit prochaine.

Mais laissons les venir!

D'un geste brusque, S. Ex. se leva et son regard s'illumina comme si — pendant que ses doigts battaient la mesure de la valse « du Beau Danube » sur la tablette de marbre — il percevait le bruit de la canonnade qui grondait au front, comme un cyclone. Il avait pris toutes ses mesures: son réservoir d'hommes était archi-bondé! Il disposait de deux cent mille hommes jeunes et vigoureux, appartenant aux meilleures levées, se trouvant prêts à être lancés dans la valse, jusqu'à ce qu'ils se seraient embourbés dans un marais de sang et d'ossements humains. Ils n'avaient qu'à venir; plus il en venait mieux cela valait! Le vainqueur de... était prêt à ajouter une branche à sa couronne de lauriers, et ses yeux scintillèrent presque autant que les décorations sur sa poitrine. A ce moment, son adjudant qui se trouvait à la table voisin, « je préférerais affronter un sérieux bombardement » murmura quelque chose à l'oreille de Son Excellence.

L'austère seigneur secoua la tête en signe de refus. « Il s'agit d'un journal étranger très intéressant, Excellence! insista l'adjudant! et voyant que le maître persistait dans son refus, il ajouta: « Ce monsieur est porteur d'une puissante recommandation du quartier général, Excellence ».

Alors le général capitula. Il se leva en soupirant et d'un ton mi-badin, mi-défait il dit à son voisin. « Je préférerais affronter un sérieux bombardement! ». Puis il suivit son adjudant, tendit jovialement la main au civil très chauve qui se leva comme un éclair et se plia en deux comme un canif qui se referme, et le pria de s'asseoir.

Le journaliste balbutia quelques mots d'admiration, ouvrit son calepin et sentit déjà venir une multitude de questions sur les lèvres. Mais Son Excellence ne lui permit pas d'ouvrir la bouche au début. En vue d'éventualités de l'espèce il avait — depuis bien longtemps déjà — préparé quelques expressions soignées et habiles, et il prononçait maintenant son discours avec beaucoup de clarté et avec quelques arrêts entre chaque idée.

Avant tout il parla de ses braves soldats, loua leur courage, leur parfait mépris de la mort et leurs nombreux actes d'héroïsme. Ensuite il exprima son regret de ne pouvoir récompenser selon son mérite chaque acte en particulier et il prouva — ceci en scandant ses mots — que la patrie devait beaucoup de reconnaissance à ses hommes pour tant de fidélité et tant de dévouement. Il déclara, en montrant du doigt les trois rangées de décorations ornant sa poitrine, que la valeur seule de ses soldats lui avait procuré ces honneurs. Enfin, il ajouta encore quelques mots d'éloge mitigé à l'adresse de la valeur combattive des soldats ennemis ainsi que de la prudence de leurs chefs et il finit en exprimant son espoir certain en la victoire finale.

Le journaliste écouta attentivement en prenant une note de temps à autre. Pour lui, il importait surtout d'étudier le tout-puissant; de surprendre sa manière de parler et ses gestes et de le dépeindre alors en quelques traits puissants.

Après que S. Ex. eut fini son discours, il semble qu'il cessa d'être le vainqueur de... pour redevenir l'homme du monde.

« Vous allez donc au front? », demanda-t-il en esquissant un sourire, et répondit avec mélancolie à la réponse affirmative du reporter: — « Vous avez bien de la chance! Je vous envie vraiment. Voyez vous, voilà ce qu'il y a de tragique dans la vie du général de nos jours, c'est qu'il ne peut plus personnellement conduire ses hommes au feu! Il s'est préparé à la guerre pendant toute sa vie, il est soldat de corps et d'âme et il ne commet l'ivresse du combat que par oui-dire. ».

Extrêmement heureux de cette idée personnelle qu'il avait surprise et qu'il estimait bien faite pour faire connaître le seigneur comme un homme du



Entre Meuse et Moselle. Le saillant de Saint-Mihiel.

plus pur dévouement, mais qui ne pouvait pas toujours faire ce que son dévouement lui dictait, le journaliste courba un moment le front sur son carnet de notes, et lorsqu'il se releva, il trouva, à son grand étonnement, le visage de S. Ex. tout changé. Son front portait des plis menaçants et ses yeux écarquillés regardaient avec une fixité étrange au-dessus de l'interviewer. Celui-ci se retourna brusquement et il vit s'approcher d'un pas vacillant à l'excès, un capitaine de l'infanterie, pâle et maigre, marchant droit sur le général, en grimant. Il s'approcha avec des yeux vitreux et sortant presque de leur orbite, secoué d'un rire affreux et stupide. L'adjudant effrayé bondit sur ses pieds — les veines de S. Ex. se montrèrent tendues comme des cordes sur son front — le journaliste craignit un attentat et pâlit. Le terrifiant capitaine s'approcha jusqu'à un demi pas du général. Il s'arrêta, ricana bêtement et — tel un enfant qui essaye de prendre la lumière il saisit quelques décorations de Son Excellence.

— « Très joli... très brillant ! », béguya-t-il en zéyayant. De son doigt large il montra le soleil et prononça : — « soleil ! » — il saisit encore une fois les décorations et répéta — « très brillant ! » — Pendant tout ce temps ses regards inquiets se portèrent partout, et après chaque mot il se prit à ricaner d'un rire sinistre.

S. Ex. avait levé le bras, pour repousser cet homme qui était venu sur lui avec tant de désinvolture. Mais il posa sa main sur l'épaule du fou :

— « Vous-êtes sans doute venu de l'hôpital jusqu'ici pour écouter la musique, capitaine ? » — lui dit-il, en faisant un signe des yeux à son adjudant. — « L'hôpital est encore bien loin d'ici. Prenez mon auto, vous arriverez plus vite ».

— « Auto... plus vite ? »... répéta le fou en ricanant horriblement et il se laissa docilement prendre

par le bras en s'éloignant. Il se retourna encore une fois pour regarder les décorations brillant au soleil ; puis l'adjudant l'amena. Le général les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils fussent disparus dans l'auto. Le « signe précurseur de l'orage » s'était creusé entre ses sourcils. Il était bleu de colère à cause de la négligence inouïe des hôpitaux qui laissent s'échapper un malade de cette espèce. Mais il se rappela encore à temps qu'il était occupé avec le civil à côté de lui. Il contint sa colère et dit en haussant les épaules :

— « Voyez vous, ce sont les côtés tristes de la guerre. Pour ce motif déjà, le chef doit rester à l'arrière plan et ne pas se laisser toucher par la sensibilité. Sinon, aucun général ne parviendrait à posséder la sévérité indispensable, s'il devait vivre au milieu des misères de la ligne de feu. »

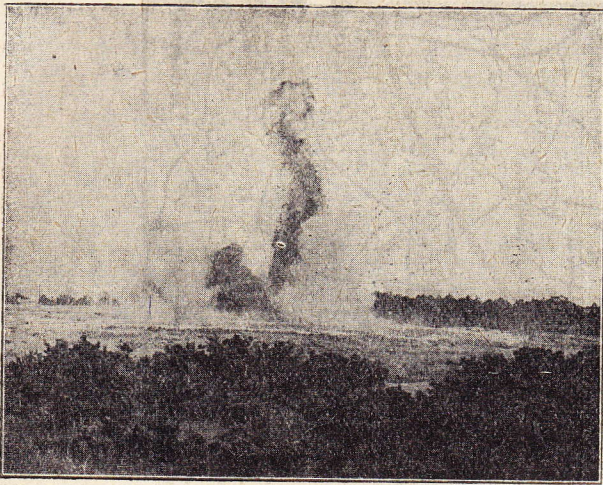
— « Très intéressant ! balbutia le journaliste reconnaissant, et il prit vivement une courte note, puis il ferma son carnet. Il craignit avoir pris trop déjà du précieux temps de S. Ex. Il demanda cependant la faveur de pouvoir poser encore une dernière question.

— « Quand, Son Excellence, pense-t-elle que l'on pourrait... espérer la paix ? »

Le général se raidit. Il se mordit les lèvres et regarda sur le côté, avec un regard qui aurait fait descendre sous le sol tous les officiers d'état-major de cette neuvième armée. Avec un effort visible il essaya encore une fois de montrer son plus aimable sourire et de sa main il indiqua l'entrée de la vieille basilique de l'autre côté de la place :

« Je ne puis que vous donner le conseil d'aller le demander au Seigneur. Lui seul peut répondre à votre question. »

Avec un salut gracieux et une vigoureuse poignée de main, il se dirigea à grands pas vers son bureau, respectueusement salué par la foule.



Explosion d'un obus

Lorsqu'il fit son entrée dans les bureaux, le redoutable pli était creusé dans son front. L'ordonnance qu'il rencontra, le conduisit en tremblant devant l'appartement du médecin de la garnison. Toute la maison retint son haleine pendant deux minutes et la voix puissante du maître retentit par tous les couloirs. Il commanda au respectable docteur principal, un homme d'âge, de s'asseoir à son bureau, comme un vulgaire commis, et lui dicta un ordre défendant à tous les pensionnaires des hôpitaux, sans distinction de grade, aux malades comme aux bien-portants, de quitter encore les établissements sanitaires. Car — ainsi se termina l'ordre — les malades n'ont qu'à garder le lit, et celui qui se sent assez de forces pour se promener et se rendre au café n'a qu'à rejoindre le front où l'appelle le devoir.

D'avoir arpenté l'appartement en faisant résonner ses éperons et d'avoir tonné contre le vieux docteur tremblant, il avait apaisé sa colère. On avait déjà espéré que l'orage était passé, lorsque, par un hasard malheureux, son regard tomba sur le communiqué d'une brigade. Celle-ci, qui avait eu à faire face aux attaques les plus puissantes de l'ennemi et avait subi de lourdes pertes, fut abandonnée à son poste, afin d'arrêter l'élan de l'adversaire, en se défendant à outrance. Derrière la brigade avaient été disposées de nombreuses mines et — depuis avant-hier déjà — toute une division fraîche était cachée dans des casemates souterraines, afin de réserver une petite surprise désagréable à l'adversaire qui s'avancerait dans l'ivresse du premier succès. Le commandant suprême n'avait évidemment pas jugé bon d'avertir le commandant de brigade qu'il avait été placé en un poste condamné à l'avance et qu'il n'avait d'autre mission que de vendre sa vie aussi chère que possible. Et c'était d'autant mieux si la lutte durait plus longue! Les hommes se défendent avec plus de persévérance quand ils espèrent du secours jusqu'à la dernière minute.

S. Ex. toute puissante en avait décidé ainsi.

Au fond il était très satisfait de ce que la brigade tenait toujours bon après trois terribles assauts.

Mais il avait maintenant devant les yeux un communiqué qui s'insurgeait contre toutes les traditions militaires et qui déchaina de nouveau l'orage déjà calmé.

Ce général de brigade — et Son Excellence n'oublierait certes pas son nom — décrivit l'effet terrible du tir ennemi avec une luxe de détails et une nervosité absolument anti-militaires, et il déclara — au lieu de se borner à donner des indications purement numériques — que sa brigade était décimée, que la force de résistance de ses hommes était

épuisée et, en terminant il demanda du renfort, parce que, avec ce qu'il lui restait d'hommes, il lui serait impossible de continuer à occuper le secteur pendant les attaques nocturnes qu'il attendait.

Impossible?... — S. Ex. répéta ces mots, en hurlant devant ces messieurs immobiles. — Impossible? — Depuis quand donc le commandant suprême avait-il besoin d'être informé par ses généraux de brigade de ce qui était « possible » ou non?

Rouge d'indignation, il prit nerveusement la plume et écrivit, pour toute réponse au rapport, ces quelques mots : — Le secteur reste occupé — puis il signa de sa signature épaisse et droite que tous les écoliers du pays connaissaient, pour l'avoir vue en-dessous du portrait, vendue en carte-postale, du vainqueur de... Il remit lui-même l'enveloppe au motocycliste qui devait le faire parvenir au poste de T. S. F., parce que tous les câbles téléphoniques communiquant avec la brigade avaient déjà été rompus.

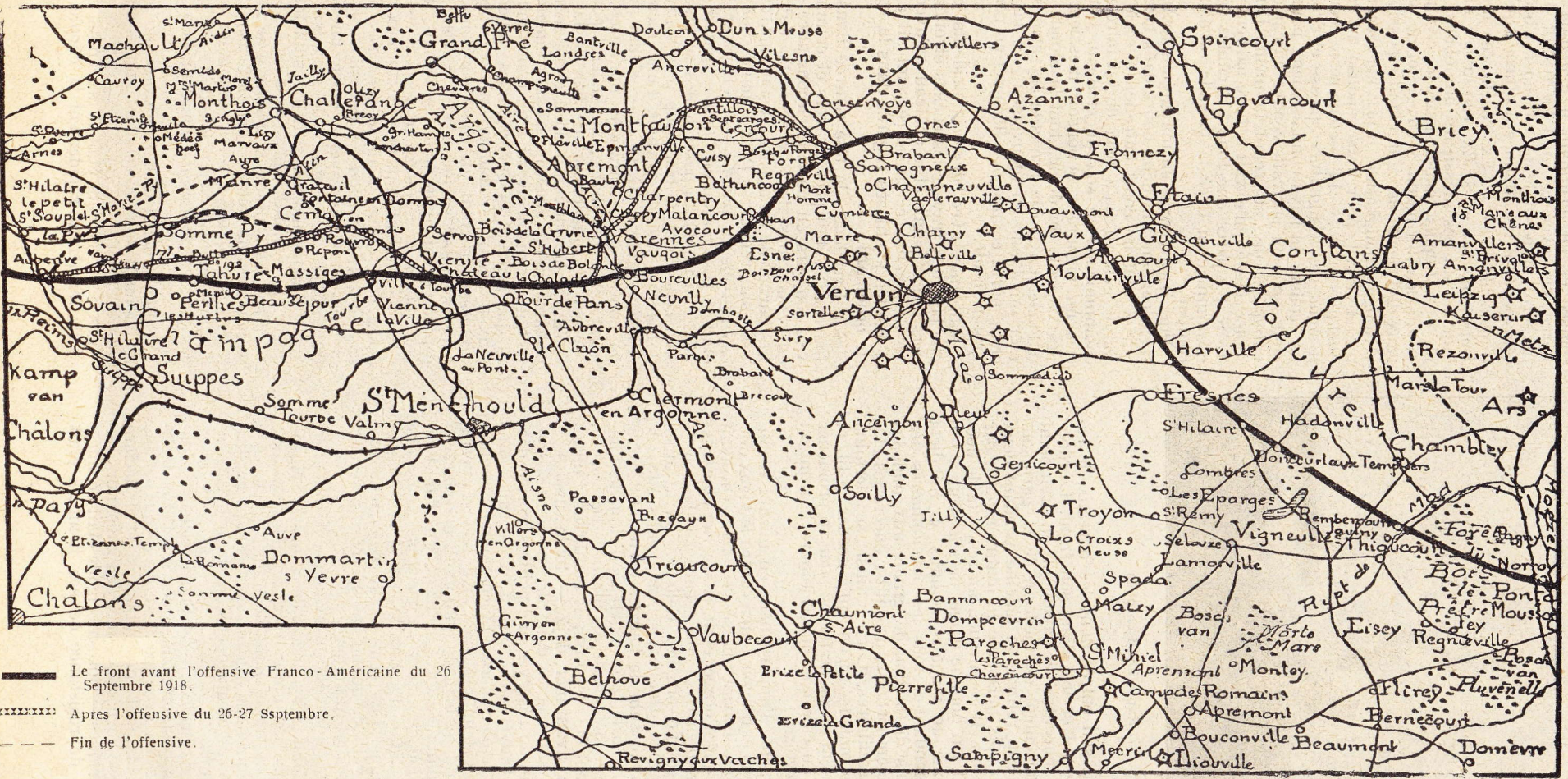
Puis il parcourut en maugréant toutes les salles, resta pendant une demi-heure dans la chambre des cartes, eut un court entretien avec le chef d'état-major général qu'il pria de lui faire parvenir les communiqués du soir au château. Lorsqu'enfin il cria un vigoureux « bonsoir messieurs » dans la grande salle du dôme, tout le monde respira plus à l'aise. La garde présenta les armes; le chauffeur mit l'auto en mouvement, et la grande machine partit comme une flèche et en ronflant sur la grande route.

Haletante, avec des cris stridents de la sirène, elle bondit à travers les ruelles étroites de la ville, vers la campagne et le château qu'avec sa couronne de fenêtres éclairées ressemblait à un palais d'une fée jetant ses regards dans la vallée remplie de brouillard.

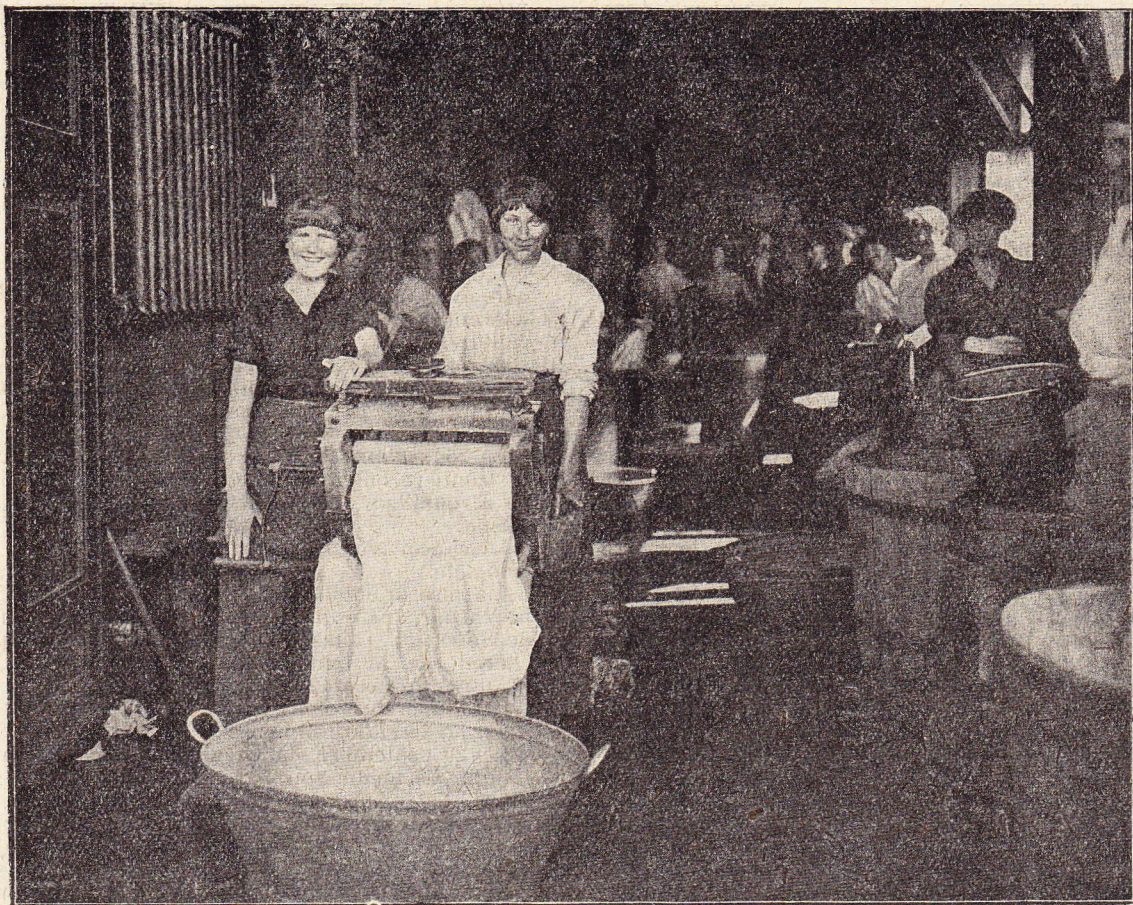
Son Excellence, la tête rentrée dans son col de fourrure, s'était pris à revers et comme il lui arrivait toujours en pareille circonstance — il passait en revue tous les événements de la journée. Le journaliste lui apparut à son tour, avec sa question saugrenue : « Pour quand Son Excellence espère-t-elle la paix? » — « Espérer? » Comment était-ce possible qu'un homme pareil, qui, somme toute, aurait dû lui poser toutes sortes de questions sauf celle-ci, et de beaucoup plus sensées — sinon il n'aurait pas été porteur d'une recommandation si intéressante du G. Q. G. — s'était montré si peu au courant des aspirations militaires? Espérer la paix? Mais que diable, un général pouvait-il donc espérer quelque chose de bon de la paix? Et ce « pékin » ne pouvait-il donc absolument pas comprendre qu'un général n'est vraiment général et n'était vraiment investi d'un commandement effectif que pendant la guerre, alors qu'en temps de paix il n'était en somme qu'une espèce d'austère professeur portant un collet doré; un malheureux qui s'esquintait parfois la voix à crier? Et il devrait espérer le retour de tous ces ennuis? Il devrait — pour plaire à ce monsieur le civil — « espérer » l'époque pendant laquelle le victorieux commandant de la 9^{me} armée n'aurait plus rien à faire qu'à passer des inspections; il devrait espérer le retour de cette lutte désespérée entre un appointment trop maigre et un genre de vie luxueux dans laquelle chaque mois le déficit restait toujours vainqueur. Le général consterné s'était appuyé en arrière sur les coussins de l'auto; il se redressa subitement lorsque celle-ci s'arrêta brusquement au milieu de la route. Il allait demander au chauffeur la cause de cet arrêt lorsqu'il entendit tomber des grosses gouttes de pluie sur la visière de son képi.

C'était le début du même orage qui avait procuré un moment de répit pendant l'après-midi, aux soldats du front.

Les deux officiers étaient descendus de la voiture et ils fermèrent rapidement la capote. Son Excel-



Carte des opérations militaires sur le front ouest en septembre 1918



Lavage des sacs servant au transport des vivres.

lence s'était redressée et écoutait avec beaucoup d'attention, tournant son oreille du côté du front.

Au milieu du bruit général il entendait un roulement très léger et très sourd — un martellement à grand-peine perceptible comme le bruit lointain que faisaient des bucherons dans le bois.

Le tir de barrage!...

Les yeux de S. Ex. se mirent à briller. Sur son visage, que couvrait tantôt une expression de dépit, passa celle d'une joie indécible.

Grâces à Dieu! La guerre durait toujours!

Dans les Balkans

La Grèce contre les centraux. — Sur le front de Salonique en 1917-1918. — Difficultés intérieures en Bulgarie. — L'offensive alliée de septembre 1918, Macédoine. — L'armée bulgare en fuite. — L'armistice avec la Bulgarie. — Abdication du roi Ferdinand de Bulgarie. — La libération de la Serbie.

Depuis l'abdication du roi Constantin et après que Venizelos eut repris les rênes du gouvernement l'influence allemande était brisée en Grèce.

Venizelos rompit les relations diplomatiques avec les pays centraux; on punirait les chefs, coupables de l'attentat contre les marins français (1) et les fonctionnaires fidèles à Constantin seraient révoqués.

A part quelques engagements locaux, il ne se passa guère des choses intéressantes sur le front de Salonique pendant le 2e semestre de 1917 et l'hiver de 1918.

A noter seulement que dans la Macédoine orientale, les Bulgares exterminèrent la population grecque: 94 villages furent totalement détruits 32,000

Grecs périrent dont 30,000 de faim ou des suites des mauvais traitements endurés.

Le 20 décembre, le général Guillaumat fut nommé généralissime des armées alliées d'Orient, en remplacement du général Sarraill.

Mais l'activité sur ce front ne fut guère importante et se borna à quelques actions locales. En juin 1918 le général Guillaumat fut, à son tour, remplacé par le général Franchet d'Espérey.

L'heure de la bataille finale sonnerait bientôt sur ce front. L'action débuta le 15 septembre.

Mais jetons d'abord un coup d'œil sur la force et la composition des troupes qui étaient opposées les unes aux autres.

En septembre 1918, il y eut, sur un front de 250 à 300 kilomètres, entre le Devoli et la mer, en face des armées alliées, presque exclusivement des divisions bulgares, notamment 276 bataillons soit environ 250,000 Bulgares. Les Allemands n'avaient plus sur ce front que 3 bataillons de chasseurs et 35 sections de mitrailleuses: ils n'eurent que 1270 canons pour soutenir leur action. En tout et pour tout — sans compter les 50 bataillons autrichiens — les centraux ne disposèrent que de 445,000 hommes sous les ordres du général bulgare Todoroff.

(1) Lors de l'attitude équivoque qu'avait prise la Grèce en 1916, elle fut contrainte de livrer son matériel de guerre au mois de novembre de cette année. Comme il ne fut pas donné suite à cette convention, 1200 matelots débarquèrent en Grèce. Au moment où ils arrivèrent au sommet de la colline d'Athènes, on ouvrit le feu sur eux de même que sur le « Zappeion » où se montra l'amiral Dartige du Fournet. Les coupables de cet odieux attentat devaient être jugés maintenant.

L'Entente leur opposa des forces imposantes composées de Français, d'Anglais, de Serbes, de Yougoslaves et de Grecs.

Sous le gouvernement de Venizelos, la Grèce avait mis sur pied une armée de 20,000 hommes.

Entre le Devoli et l'Adriatique se trouvait le 19e corps du général Pflanzer-Baltin.

Celui-ci refoula les troupes italiennes qu'avaient d'abord chassé les Autrichiens de leurs positions.

Afin de bien saisir l'enchaînement des opérations militaires il est indispensable de donner d'abord un aperçu de la situation intérieure de la Bulgarie. L'enthousiasme pour la guerre y était singulièrement refroidie.

Une crise ministérielle se produisit qui força le premier ministre pro-allemand à démissionner et porta au pouvoir l'ami de l'Entente, Malinof. Le moral de l'armée était très bas : des désertions se produisirent en masse. Voici comment un correspondant d'un journal décrit la situation de l'armée bulgare lorsque fut déclenchée l'offensive des alliés :

« Depuis plus d'une année déjà il s'était fait que des sous-officiers et des soldats, voire même des officiers de réserve, quittèrent tout simplement leur corps, sans permission, parce que leur présence était nécessaire dans leur famille et afin de ne pas amener la population — surtout les paysans — on n'avait pas osé réagir avec énergie. Partout, même dans l'entourage du nouveau cabinet Malinof, on prétendit que la Bulgarie n'entreprendrait plus une troisième campagne d'hiver, que l'Allemagne exploitait la Bulgarie et que celle-ci ne se battait que dans l'intérêt de la première. On ne prit pour ainsi dire pas de dispositions en vue d'une campagne d'hiver. Il y eut un manque évident d'uniformes, de capotes, de couvertures, de linge de corps, etc... Finalement, après des pourparlers interminables l'Allemagne céda 250,000 uniformes, mais sans capotes, ce qui était absolument insuffisant pour rééquiper toute l'armée.

Au front, sur lequel s'était rendu le nouveau ministre, afin de se rendre compte de visu des besoins et du moral des troupes, on déclara sans ambages au chef du cabinet qu'on n'était pas préparé à continuer la lutte aussi longtemps qu'on ne serait pas suffisamment soigné, habillé et logé.

L'idée, généralement admise que pour la Bulgarie la guerre touchait à sa fin, fut encore renforcée par le fait qu'aucune disposition n'était prise pour l'équipement de la levée de 1899 convoquée pour le 1/14 septembre. Les recrues appelées sous les drapeaux pour cette date ne trouvèrent ni uniformes, ni logement, ni souliers, de sorte qu'à l'exception de ceux qui voulurent bien s'équiper à leurs frais et soigner pour leur entretien, tous furent renvoyés dans leurs foyers jusqu'à ce qu'ils fussent rappelés.

Le 15 septembre, donc fut déclenchée l'offensive des alliés. Tous les préparatifs pour l'attaque avaient été soigneusement tenus secrets. L'attaque devait se produire dans le secteur de Sokol-Dobropolie-Vetrenik.

La 2me armée serbe, de Stepanovitch, précédée de quelques divisions françaises, entama les hostilités. Le terrain à parcourir présentait de sérieuses difficultés à vaincre. Les assaillants avaient, en effet, à franchir le Sokol (1383 m.), le Dobropolie (1700 m.) et le Vetrenik (1440 m.). Le succès de cette attaque dépassa toutes les prévisions. Déjà le 15 septembre, la première ligne bulgare avait été prise d'assaut. Le front ennemi se fendit sur un front de 11 kilomètres. Le désarroi fut extrême, tout le front à l'est de la Vardar fut ébranlé. La deuxième armée serbe profita de cette occasion pour s'introduire dans la déchirure.

L'avance fut reprise le 17 septembre. Franchet d'Espérey commanda la seconde attaque dont il chargea les Anglais. Ceux-ci entrèrent en ligne le 18. Ils atteignirent leurs objectifs près du lac Doiran, mais échouèrent à l'est de celui-ci. Le

désarroi dans l'armée bulgare devint cependant général. Il s'agissait maintenant de cueillir les fruits de cette première victoire. On devait couper l'armée bulgare en deux.

L'avance fut accentuée rapidement. Le 20, les troupes franco-serbes franchirent la Tchernia. On avait déjà progressé de 45 kilomètres sur un front de 40. Des troupes fraîches des alliés se jetèrent, à l'est et à l'ouest, dans la poche de Polosko. Les Bulgares prirent partout la fuite.

Le 22 commença la poursuite générale, depuis Monastir jusqu'à la Vardar. La voie ferrée d'Uskub à Salonique fut coupée.

C'était le commencement de la fin. L'armée bulgare évita partout le combat. Les soldats découragés jetèrent leurs armes. Des convois entiers furent capturés.

Le 24, Prilep fut occupée; les troupes de l'Entente franchirent la Vardar entre la Vradsko et le lac Doiran. Des fortifications furent occupées sans grand-peine.

Le 26 septembre, les troupes alliées franchirent la frontière bulgare et occupèrent la ville bulgare de Stroumitza. Puis tombèrent Krugevo, Velès et Resna.

L'avance avait été foudroyante, la victoire fut complète.

L'armée orientale serbe s'avança aussi le long de la Vardar, ainsi que vers Egri-Palanki et la route de Sofia; à l'ouest les divisions alliées s'approchèrent de la ligne de retraite Kitchévo-Gostivar. D'autres troupes encore, qui se dirigèrent vers le cours supérieur de la Stroumitza entrèrent également en territoire bulgare.

Le 29 septembre, la cavalerie française était à Uskub. Ce même soir l'armistice fut signé à Salonique. Cet armistice avait été précédé de pourparlers. Depuis longtemps déjà de bruits de conversations secrètes entre des agents de la Bulgarie et de l'Entente, avait couru.

Il paraît que Gesjof, jadis premier ministre de Bulgarie, qui, en 1915, avait voulu se mettre aux côtés de l'Entente, se trouvait depuis quelque temps à Genève et qu'il était resté en relation avec l'Entente.

Nous avons déjà parlé des échanges de vues entre les divers gouvernements. De plus le séjour du roi Ferdinand en Allemagne fournissait matière à méditation.

Enfin, la Bulgarie n'avait pas reçu pleine satisfaction lors de la conclusion de la paix avec la Roumanie. Le statut du Dobroudja n'avait pas été complètement arrêté grâce à l'influence allemande. Des différends, surgis au point de vue frontière, avec les Turcs, n'étaient pas de nature à consolider les liens qui unissaient les coalisés.

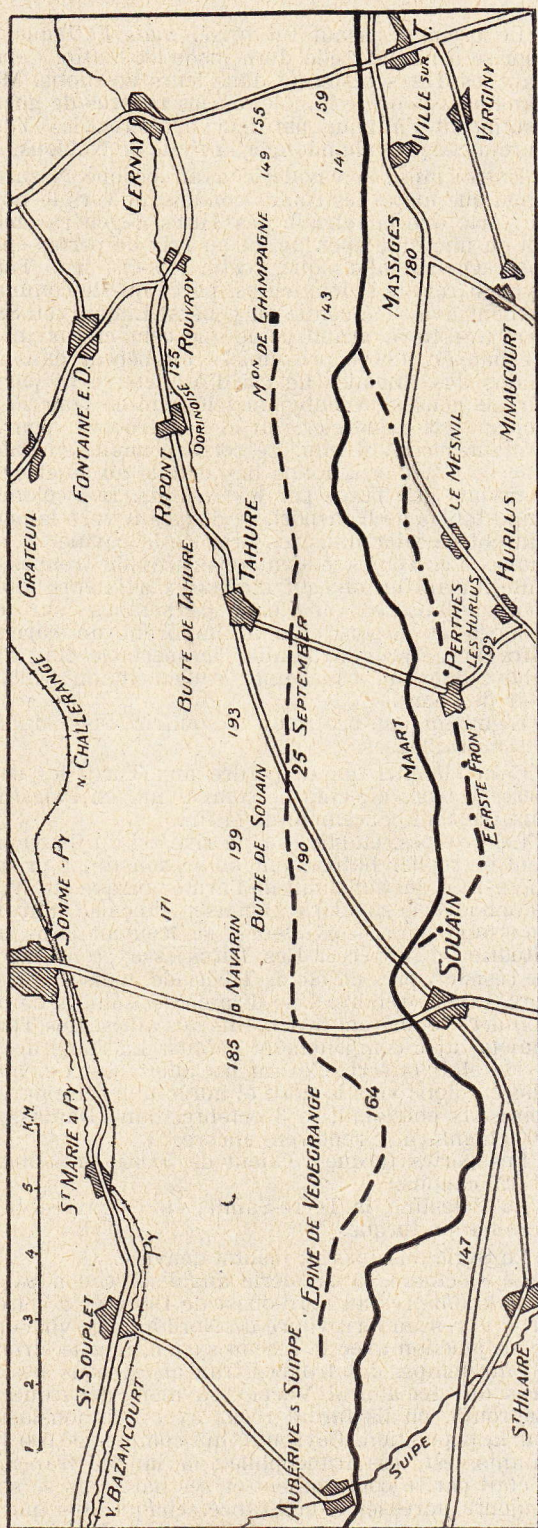
Le 25 septembre, à 5 heures du soir, un parlementaire bulgare s'était présenté devant les lignes alliées. Au nom du général Todoroff, il demanda un armistice de 48 heures, pour permettre l'arrivée de deux délégués autorisés du gouvernement de Sofia, le ministre des finances Liapcheff et le général Loukof commandant la 2e armée, venant avec l'assentiment du tsar Ferdinand pour arrêter les conditions d'un armistice et éventuellement de la paix.

Le général Franchet d'Espérey refusa de cesser les hostilités, mais se déclara disposé à recevoir les plénipotentiaires bulgares.

Ceux-ci furent autorisés à passer la ligne anglaise et furent conduits à Salonique.

Le général Franchet d'Espérey les reçut, le 29, et leur fit connaître les conditions de l'Entente. Celles-ci furent toutes acceptées. Déjà le même soir, à 11 heures, l'armistice fut signé. Les hostilités cessèrent le lendemain, à midi.

Les conditions des alliés peuvent être résumées comme suit : Rupture complète des relations de la Bulgarie avec ses alliés centraux. Garanties quant à la sécurité des opérations militaires futures des



Carte de la ligne des Buttes

alliés. La conférence de la paix décidera en dernier ressort au sujet du partage des territoires balkaniques. Tout danger d'agression bulgare contre les troupes alliées opérant en Bulgarie doit être écarté. Par conséquent: l'armée bulgare sera démobilisée ou bien employée contre les ex-alliés des Bulgares. La Bulgarie évacuera tous les territoires ne lui appartenant pas et qu'elle avait, jusqu'ici, occupés militairement. Remise aux alliés de tous ses moyens de transport fluviaux et ferroviaires. Les alliés doi-

vent avoir le passage libre à travers la Bulgarie dont ils occuperont les points stratégiques. Le contrôle allié sera établi sur la navigation du Danube. Quatre semaines seront données aux chefs allemands, autrichiens et hongrois pour retirer leurs troupes ainsi que toute organisation militaire du territoire bulgare.

Enfin, il fut décidé que l'armistice constituait une convention d'ordre purement militaire.

Cet accord offrait de sérieux avantages pour les alliés. Car de ce fait il s'était non seulement produit une fissure dans le bloc des centraux, mais encore l'isolement, par voie de terre, de la Turquie d'avec ses alliés, de sorte que les communications des empires centraux avec l'Orient étaient coupées; ces deux derniers points offraient un intérêt remarquable pour l'Entente.

Le « Vorwärts » pouvait donc bien dire que : « Nous, peuple allemand, nous restons donc seuls en face des Français, des Anglais, des Américains, le dos au mur et la mort devant nous. »

Les troupes allemandes et austro-hongroises, qui avaient été envoyées pour renforcer le front bulgare menacé, arrivèrent trop tard. Ce fut la première fois que la machine militaire ne fonctionna plus... Le chargé d'affaires américain en Bulgarie, consul général Murphy, avait rempli un rôle important, pendant les négociations préliminaires. Il était probablement déjà au courant de l'offre de paix qui avait été faite aux Bulgares vers la mi-juillet; maintenant, au moment critique, ce fut son intervention qui fut sollicitée par les Bulgares. Il accepta cette offre et il accompagna même les plénipotentiaires bulgares à Salonique. En ce temps troublé les surprises se multiplièrent. L'armistice était à peine signée que la Bulgarie en ressentit les effets, dans sa politique intérieure.

Le 3 octobre, le roi Ferdinand proclama un manifeste, dans lequel il déclara qu'il abdiquait son trône en faveur de son fils aîné, le prince héritier Boris. Il dit entre autres : « Vu les circonstances qui se sont présentées dans le royaume et qui exigent des sacrifices volontaires de chaque citoyen pour le salut de notre chère patrie, je désire être moi-même le premier à donner l'exemple d'esprit de sacrifice. »

Le prince Boris accepta la succession de son père, ce qu'il fit connaître par une proclamation, datée du 5 octobre, dans laquelle il dit entre autres : « Je porte à la connaissance du peuple bulgare que je monte aujourd'hui même sur le trône des tsars de Bulgarie, sous le nom de Boris III. »

Né dans le beau territoire de Bulgarie, fils spirituel de la religion orthodoxe, élevé au milieu de mon peuple bien aimé dont j'ai partagé les joies au sujet de ses brillants exploits et de son progrès constant, animé de son idéal et pénétré de son esprit démocratique qui s'est révélé dans la lutte traditionnelle pour la liberté et l'indépendance aussi bien que dans ses institutions publiques et sociales, je déclare solennellement que je respecterai la constitution et que, fidèlement et avec dévouement, je consacrerai mes forces au bien-être et à la prospérité de la nation. »

Le roi Ferdinand, accompagné du prince Cyrille et d'une suite nombreuse, quitta la Bulgarie pour aller se fixer à Coburg.

Le 5 octobre, l'assemblée nationale bulgare — la Sobranie — approuva, en séance secrète, la conduite du gouvernement lors de la signature de l'armistice. Ainsi donc la défection de la Bulgarie était un fait accompli. Les événements qui allaient suivre devaient être d'une importance capitale, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Après la conclusion de l'armistice, la route vers la Serbie était libre. Ce pays qui avait connu toutes les horreurs de la guerre, qui avait vu reculer son armée, après des combats héroïques, loin au-delà de ses frontières, qui avait supporté avec une stoïcisme admirable l'occupation inhumaine de l'enne-



A l'assaut.

mi, verrait enfin se réaliser son espoir de résurrection qui ne l'avait jamais abandonné. L'heure de la délivrance avait sonné.

Le 5 octobre les troupes franco-serbes refoulèrent un corps autrichien sur Vranja. En Albanie les troupes autrichiennes furent forcées de reculer. Le général italien Ferrero occupa Berat, passa le Devoli et entra, le 9 octobre, dans El Bassan. A droite, les Grecs occupèrent Cavalla et Drama. L'ennemi perdit 90,000 hommes et 2000 canons.

Le 12 octobre les Serbes occupèrent Nisch, la cavalerie française atteignit Prizrend et Mitrovitza.

Puis, sur les deux rives de la Morawa, les Serbes marchèrent sur Belgrade.

Le 14 octobre les Italiens étaient à Durazzo et à Tirana.

Le 19 les Français se trouvèrent sur la rive du Danube, dans le voisinage de Vidin et de Lom-Palan-ka.

Scutari succomba le 31 octobre. Le 1er novembre, après une marche victorieuse de 45 jours, les troupes serbes entrèrent dans Belgrade, leur capitale. La Serbie était libérée.

La lutte contre les Turcs en 1918

La lutte en Palestine. — Libération de la Palestine et de la Syrie. — La conquête de la Mésopotamie. — L'armistice avec la Turquie.

Comme nous l'avons dit plus haut, le 6 décembre 1917, les troupes du général Allenby avaient repris Jérusalem aux Turcs. Ce ne fut cependant pas la fin des opérations en Palestine. Les Turcs disposaient en cet endroit de puissantes forces armées constituant une menace sérieuse contre les armées britanniques.

Le 28 décembre 1917, les Turcs essayèrent même de reconquérir Jérusalem. Cette tentative échoua. Il y eut alors encore une série de combats. Les Anglais furent puissamment secondés par les Arabes. Les Turcs furent refoulés. Le 20 février, les Anglais avaient atteint Jéricho et le Jourdain.

Leur avance s'accéléra lentement. Le terrain offrait de sérieuses difficultés. Le 4 avril, les Turcs, renforcés par des divisions allemandes, réussirent à infliger une défaite aux Anglais à Amman, à l'est du Jourdain, ce qui obligea ces derniers à se replier sur le fleuve. Les opérations ne purent être reprises qu'au début de mai. Il n'y eut pas de combat décisif, mais des succès et des revers de part et d'autre.

Dans la nuit du 18 au 19 septembre les Anglais déclenchèrent une offensive à l'est de la route Jérusalem-Nablous, sur un front très étendu.

Le premier assaut fut brisé, mais l'attaque fut reprise à minuit : elle dura jusqu'au matin. Cependant les Turcs restèrent dans leurs positions. Mais dans le secteur de la côte, où les navires de guerre soutinrent l'attaque par leur artillerie, les Turcs durent céder et abandonner la route de Nablous.

Entretemps, la cavalerie avait occupé Nazareth ainsi que toutes les routes conduisant vers le nord, de sorte que la retraite des Turcs dégénéra bientôt en une fuite éperdue, ce au prix de pertes énormes. On sut alors que, cette fois-ci, les Turcs avaient résisté si longtemps, parce que le commandement avait été confié au général Liman von Sanders ; ce fut à grand peine que celui-ci parvint à s'échapper. 18,000 prisonniers tombèrent dans les mains des Anglais. Le roi d'Angleterre fit parvenir au général Allenby un télégramme pour le féliciter et le remercier, lui et ses troupes, pour le brillant succès obtenu. Le correspondant en Palestine de « Reuter » donna des détails au sujet de la poursuite des Turcs par les Anglais. Des colonnes importantes de transport, se dirigeant vers le nord, vinrent se jeter dans les bras de la cavalerie anglaise. Les routes étaient obstruées de troupes en fuite offrant un objectif facile aux aviateurs alliés. Ceux-ci lancèrent une pluie de bombes sur ces troupes en désordre, dont ils firent un carnage effrayant. Après la bataille, le spectacle était horrible : dans un cauchemar seulement on peut en voir des pareils.

L'ennemi eut beaucoup à souffrir aussi du feu des mitrailleuses.

Cette défaite, qui fit perdre aux Turcs les deux tiers de leurs effectifs de combat fut, en Palestine, aussi le commencement de la fin.

Les troupes, établies sur la rive est du fleuve durent se replier hâtivement ou se constituer prisonnières. Ce qui substituait de l'armée turque en Syrie, talonné par la cavalerie anglaise, française et arabe, poursuivi par les aviateurs, se trouvait dans une situation désespérée. Les Turcs essayèrent encore de résister, près du lac de Tibériade, mais ils furent forcés de se rendre. Une dizaine de milliers de prisonniers tombèrent aux mains des alliés. Les Turcs étaient donc complètement défaits. La route de la Syrie était ouverte devant les alliés. Ceux-ci marchèrent donc vers le nord et après une série de victoires ils entrèrent, le 3 octobre, dans Damas, où 7000 hommes se rendirent encore.

Les pertes turques étaient de 50,000 prisonniers et 325 canons.

La Palestine, la Terre-Sainte, était délivrée de la domination turque.

La Syrie aussi serait bientôt délivrée.

Le 8 octobre, la cavalerie anglaise occupa Sahis, à 30 kilomètres au nord-ouest de Damas ; à cet endroit le réseau ferroviaire du Nord à large voie opéra sa jonction avec le réseau syrien, à voie étroite.

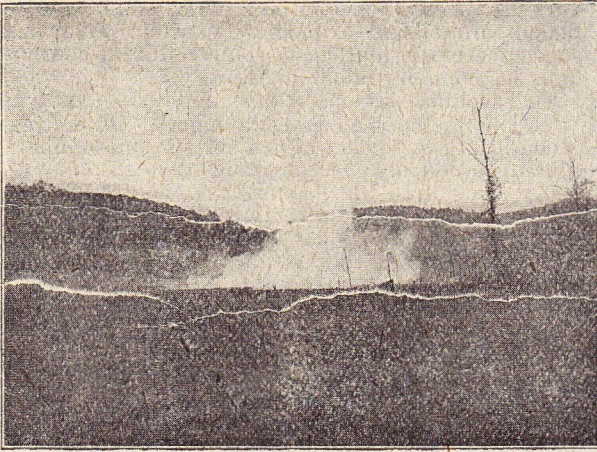
Entretemps, des troupes françaises, sous les ordres du vice-amiral Varney, avaient débarqué à Beyrouth, où ils furent reçus avec enthousiasme par la population. Beyrouth, qui compte 200,000 habitants, est très francophile ; la langue française y était parlée couramment et ses habitants se sont toujours adressés à la France, chaque fois que la tyrannie turque se faisait sentir trop lourdement.

Le 13 octobre, Tripoli succomba. Homs fut conquise le 15. Les Anglais avaient pris maintenant 75,000 prisonniers ; 17,000 hommes seulement des 4e, 7e et 8e armées turques avaient pu leur échapper.

Le 26 octobre Alleppe fut prise ; la Syrie était donc entièrement aux mains des alliés.

Avant de continuer le récit des opérations, il est bon que le lecteur puisse se donner une idée des difficultés énormes que les troupes eurent à surmonter — comme nous l'avons déjà dit plus haut.

Nous empruntons ces détails à un compte-rendu



En Argonne.

que le correspondant spécial de l' « Illustration », Jules Chancel, fit parvenir à son journal.

Le front turque en Palestine s'étendait sur une longueur d'environ 100 kilomètres. Que l'on ne se figure cependant pas que cette ligne puisse être comparée au système ininterrompu de tranchées dans le nord de la France et en Belgique. Ce front ne présente pas une ligne rigide : il était très instable et même très mobile.

Une attaque soudaine des Anglais met ceux-ci en possession de plusieurs lignes de collines rocheuses ou de dunes. Mais de succès pareils n'eurent presque jamais de conséquences décisives car, derrière les positions conquises, de nouvelles collines et de nouvelles dunes étaient à conquérir.

La tactique est d'ailleurs toute différente de celle des autres fronts. Les bombardements sont inutiles ; il n'existe point de tranchées, les soldats vivent dans de petits abris, qu'ils appellent des « sangars » et qui sont invisibles pour l'ennemi. Les canons sont invisibles aussi : ils sont enterrés presque sous des blocs de rochers. Car, en effet, le désert se compose bien plus de rochers que de sable, du moins dans le secteur de la rive droite du Jourdain.

On comprend que dans des circonstances pareilles, il ne peut être question d'avancer rapidement. De plus, dans ce désert, la question du ravitaillement était primordiale, sinon les troupes devaient succomber à la faim ou à la soif. On comprendra mieux les difficultés du ravitaillement, quand on songe que les convois avaient à faire un trajet de 40 kilomètres dans le désert et que Jérusalem se trouve à plus de 500 kilomètres de Port-Saïd ou de Kantara. Et cependant, les troupes n'ont jamais manqué de rien.

Là où le charroi était impossible, le transport se faisait à dos de chameaux ou de mulets.

Chancel raconte sa visite au secteur de Jéricho.

On m'avait prévenu : « Vous allez en enfer. » Et cette métaphore, devenue courante parmi les troupes anglaises quand elles sortent du secteur de Jéricho, n'a rien d'exagéré. Elle est même d'une saisissante vérité.

Tout concourt, en effet, à donner l'impression d'une visite aux royaumes infernaux.

Partir du mont des Oliviers, élevé de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée, et descendre, descendre toujours à travers les gorges basaltiques, dans des nuages de poussière cendreuse, vers ces pays situés à 400 mètres au-dessous du niveau de la même mer : supporter les différences de température, de pression atmosphérique que provoque une semblable descente ; trouver au fond de cette cuvette de rochers des paysages désolés qui durent inspirer Gustave Doré dans ses illustrations

de Dante et enfin cette mer Morte que la guerre seule est arrivée à sortir de sa sinistre léthargie, telle est l'épreuve à laquelle sont soumises les troupes qui défendent actuellement les bords du Jourdain. Il faut avoir visité ces régions pour apprécier la résistance des braves soldats obligés de supporter une température torride, de respirer un air saturé de poussières, de braver les moustiques, les scorpions, les serpents, tous les animaux malfaisants enfin qui les harcèlent constamment.

A une vingtaine de kilomètres de Jérusalem, on pénètre dans le premier cercle.

Le paysage change brusquement et la température monte à 40°. C'est, tout autour de nous, un éboulement de roches, tantôt claires, tantôt foncées, dont l'opposition est saisissante. Représentez-vous les montagnes en carton peint d'un « Luna Park » gigantesque. Nature, choses, hommes, tout est couvert d'une épaisse couche de poussière. On respire du feu et de la cendre.

Les Australiens, poudrés à blanc et demi-nus, qui passent sur la route, en camions ou à cheval, apparaissent comme des visions fantastiques de pierrots macabres avec leurs grands chapeaux à plume bosselés. Les gendarmes placés aux croisements, statues blanches, eux aussi, indiquent la route d'un geste d'automates. Il semble que rien de vivant ne doive exister dans ces sinistres contrées.

Nous traversons ainsi des sites aux noms évocateurs tels que l'ouadi Mouffalk, vallée du sifflement du vent, et nous roulons vers Nebi-Mouzza, célèbre sanctuaire musulman où est enterré Moïse.

Finalement, après cette marche pénible, Chancel atteignit le camp anglais. Un capitaine australien y exerça le commandement. Le camp lui-même occupait une situation avantageuse, du moins pour ce que regarde sa position stratégique, puisqu'on y dominait la vallée du Jourdain. Au point de vue confort il n'y avait cependant pas de quoi envier les soldats. Un vent violent soufflait constamment qui arrachait les tentes à chaque instant.

Chancel en eut lui-même l'expérience. Il s'était à peine attablé, qu'un coup de vent enleva toute la tente. Les tables, les cartes, les provisions, tout fut entraîné. Le capitaine australien ne prit pas cependant l'affaire au tragique. Il ramassa une boîte de « beef » et se contenta de dire : « Le vent est un jeu fort aujourd'hui. Mais aussi il ne fait pas trop chaud. »

Chancel poursuivit son voyage et visita Jéricho. Il décrivit la ville de la façon suivante :

Voici quelques arbres, une relative verdure, des maisons délabrées : c'est Jéricho, au nom tonitruant et si peu en rapport avec sa réelle importance. Comment en serait-il autrement ? Qui pourrait songer à vivre dans cette contrée où la terre serait peut-être fertile si les chaleurs ne rendaient tout travail humain impossible ? Et cependant l'histoire, les Ecritures, nous disent que ce pays fut jadis florissant, qu'Eriha fournissait de grains toute la Palestine, que Josué fit tomber les murailles de cette bourgade et qu'Hérode y construisit le palais magnifique dans lequel il mourut.

Que reste-t-il de ces splendeurs ? Quelques tas de terre du vieux Jéricho et des bâtiments incohérents, des caves voutées, des terrasses délabrées qui constituent la ville moderne.

Les rares indigènes que l'on rencontre sont presque tous noirs. Il y a là quelque 300 réfugiés venus du Maroc, d'Abyssinie, on ne sait d'où. Quant à la population d'avant la guerre, elle était constituée par des religieux, des hôteliers, et ces gens ont disparu.

Des officiers vivent dans les taudis abandonnés, blottis sous leurs moustiquaires, car il faut éviter à tout prix la piqûre du diptère, propagateur d'une malaria particulièrement maligne et tenace. Et il n'y a pas que le moustique dont on doit se méfier :



Une tranchée-tunnel conduisant à la ligne de feu.

il y a les scorpions et les vipères à corne... toute la lyre !

Mais tous les secteurs du front de Palestine ne présentaient pas les multiples désavantages de celui de Jéricho. Chancel visita aussi celui de Jaffa, qui s'étendait depuis la mer Méditerranée jusqu'au fleuve Aoudja. On pourrait le subdiviser en trois sections.

La première, celle qui longe la mer, est composée de dunes de sables ; la seconde, c'est la plaine autrefois cultivée et prospère avec des plantations d'orangers, des rivières aux berges ombrées et des champs verdoyants ; la troisième, qui voisine avec le front de Nablous, présente les mêmes collines pierreuses que je vous ai déjà décrites.

Des troupes hindoues étaient cantonnées en cet endroit. Ils n'avaient pas abandonné leurs vieilles coutumes. C'est ainsi que Chancel assista au spectacle intéressant de leurs bains rituels.

Une claire rivière bouillonne devant l'écluse d'un moulin abandonné et, dans ce bassin, les Indiens s'ébrouent avec des gestes hiérastiques, secouant sur leurs épaules leurs longues chevelures ondulées dépouillées du turban. D'autres lavent avec des citrons leurs longues bandes de toile fine qui flottent comme des drapeaux sur les branches des buissons d'alentour. C'est une scène gracieuse, rafraîchissante et surtout nouvelle dans ce pays où l'on est déshabitué de ces merveilles : l'eau et la verdure.

Nous avons déjà dit combien nombreux étaient les prisonniers tombés aux mains des troupes alliées. Ce fut aussi toute une affaire de savoir quoi faire de tous ces prisonniers.

« Mais, dit un correspondant de Reuter, il était intéressant à voir que ce cortège interminable de convois, dont certains comptaient plus de mille hommes, était gardé par quelques soldats. Les Turcs se traînaient par les routes poussiéreuses

vers les gares du chemin de fer. Les hommes semblaient affaiblis et exténués. Beaucoup d'entre eux succombèrent le long de la route et furent chargés dans les camions-automobiles. »

En racontant les opérations militaires nous n'avons cité que les troupes britanniques. On doit cependant dire que celles-ci avaient été puissamment soutenues non seulement par des unités anglo-hindoues, mais aussi par des détachements français.

Ainsi donc, la cavalerie d'un corps français prit une part glorieuse aux combats pour la délivrance de Jérusalem. Cette division de cavalerie s'empara, entre autres, de la ville de Nablous. Elle prit 2500 prisonniers et 18 canons, ainsi qu'un grand nombre de mitrailleuses, alors que ses pertes furent minimes.

Les généraux britanniques sous les ordres duquel le régiment avait combattu se firent un devoir d'adresser les félicitations les plus flatteuses au représentant de la France.

De plus, l'Entente avait un précieux allié en la personne du roi de l'Hedjaz qui soutint aussi les opérations militaires avec les Arabes.

Lorsqu'en mars 1917 — comme nous l'avons dit plus haut — Bagdad avait été prise par les Anglais en Mésopotamie, la plupart des forces turques avaient pu se soustraire à l'encercllement et se retirer dans sa direction du nord-ouest.

Primitivement le succès des Anglais ne se développe guère. Le transport des troupes dans cette contrée se fit de jour en jour plus difficile, puis l'été devait rendre impossible toute opération militaire...

Mais sitôt que les fortes chaleurs étaient passées, les Anglais résolurent de continuer leur action. La cavalerie anglo-hindoue fut chargée de poursuivre les Turcs. Elle se mit rapidement en mouvement et réussit en très peu de temps à franchir les 100 kilomètres séparant Bagdad de la position fortifiée de Ramadi. Celle-ci était située sur la rive droite de l'Euphrate et formait l'aile droite de la nouvelle ligne turque. Les troupes britannique encerclèrent complètement la place du côté de la terre. Les positions principales qui entourent Kamadi de trois côtés à une distance de 2300 mètres furent conquises après de sanglants combats. Une tentative turque, pour se frayer un passage vers l'ouest, fut déjouée par la cavalerie anglaise. Un butin considérable, ainsi que 3200 prisonniers, dont Achmud bey et tout son état-major, tombèrent aux mains des Anglais. Ceux-ci rentrent alors à Bagdad, où ils prirent un long repos. De nombreux mois s'écouleront sans qu'on ait à signaler des faits intéressants.

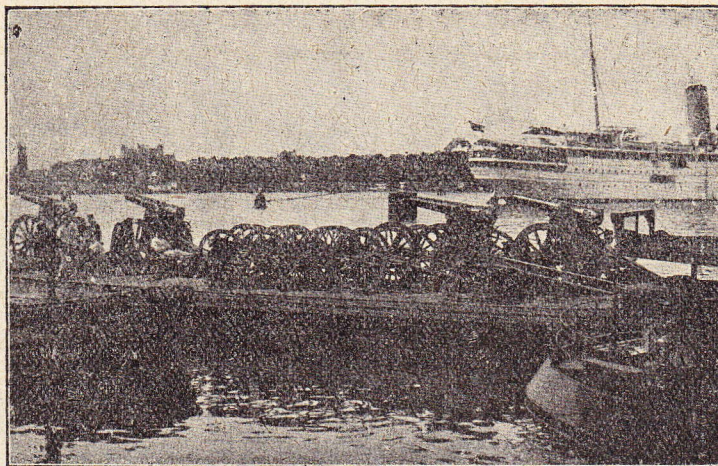
Bagdad resta aux mains des Anglais. Toutes les tentatives des Turcs pour essayer de reprendre la ville échouèrent. Ce fut seulement au mois de mars 1918 que furent reprises les opérations militaires, qui, cette fois-ci, devaient donner un résultat décisif.

Le 9 les Anglais entrèrent dans Hit, sans avoir rencontré de la résistance. Dans leur marche en avant, le long de l'Euphrate, il ne se heurtèrent aux positions turques qu'à 22 kilomètres au nord-ouest de Hit. La bataille fut engagée, et après de rudes combats ces positions furent occupées.

La cavalerie ne resta point inactive : elle exécuta un mouvement encerclant qui réussit pleinement. Les Turcs, mis en déroute, essayèrent de lourdes pertes et perdirent 3000 prisonniers dont un général de division et quelques officiers allemands. La poursuite fut poussée jusqu'à 45 kilomètres au nord-ouest de Hit.

Le 20 avril les Turcs furent refoulés sur le Tigre dans la direction de Sjergat. Ils perdirent 2500 morts ; 7500 prisonniers tombèrent aux mains des Anglais.

Au mois d'octobre l'armée turque allait être complètement défaite dans ce secteur.



Transport par mer de l'artillerie

Le 26, la cavalerie anglaise s'avança, le long du Tigre, passa le fleuve, à Sjergat, opéra sa jonction avec une division d'auto blindées venant de l'ouest et coupa les communications des Turcs avec Mossoul. Après une lutte acharnée avec des alternatives de revers et de succès, les Turcs furent mis en déroute au nord de Sjergat ; ils abandonnèrent 1000 prisonniers entre les mains du vainqueur.

De ce fait, la Mésopotamie était délivrée de la domination turque.

Les Anglais n'avaient pas attendu leurs victoires pour faire de sérieux efforts en vue du relèvement de ce pays inculte. Déjà vers la fin de juillet, 21 écoles avaient été ouvertes dont une école pour la formation d'instituteurs ; il fut donné des cours d'agronomie, de grandes étendues de terrains sauvages furent défrichées, des routes furent tracées, des plans d'amélioration du régime fluvial avaient été dressés, etc...

Ici donc, les Anglais se montrèrent, une fois de plus, de colonisateurs pratiques, qui tendent leurs efforts vers le bien être du pays.

* ..

Le sort de la Turquie était décidé. Défaite sur tous les fronts, séparée de ses alliés depuis la défection de la Bulgarie, depuis longtemps affaiblie intérieurement par suite des excès d'un gouvernement incapable, elle fut forcée de déposer les armes.

Elle avait déjà tenté des démarches auprès de l'Entente en vue de l'engagement de pourparlers. Le général Townshend fut libéré. Celui-ci accepta la mission de tenter de nouvelles démarches auprès du commandant de la flotte alliée dans la mer Egée, général Calthorpe. Celui-ci fit connaître qu'il avait plein pouvoir de négocier avec des plénipotentiaires turcs.

Des négociations furent donc entamées, et le 30 octobre l'armistice, à commencer le 31 octobre à midi, fut signée à Mudros. Les délégués turcs avaient accepté toutes les conditions des alliés.

Ces conditions étaient contenues dans vingt-cinq clauses dont nous donnons les principales ci-après : « Ouverture des Dardanelles et du Bosphore ainsi que des forts sur les Dardanelles et le Bosphore. Indication et évacuation des champs de mines.

Tous les prisonniers alliés, ainsi que les internés arméniens doivent être rassemblés à Constantinople et mis à la disposition des alliés sans aucune condition.

Démobilisation immédiate des armées turques à l'exception des forces nécessaires à la surveillance des frontières et au maintien de l'ordre intérieur.

Les alliés se réservent le droit de déterminer la

force de ces effectifs ainsi que leur répartition, après entente préalable avec la Turquie.

Reddition de tous les navires de guerre mouillés dans les eaux turques ainsi que de ceux se trouvant dans les mers occupées par les Turcs et internement de tous ces vaisseaux dans des ports turcs désignés à cet effet.

Les alliés ont le droit d'occuper éventuellement tous les points stratégiques.

Accès libre dans les ports turcs pour tous les navires marchands alliés et turcs.

Occupation par les alliés du tunnel de Taurus.

Le retrait immédiat des troupes turques derrière la frontière N.-O. de la Perse est déjà ordonné et cette contrée devra être évacuée par les Turcs. Ceux-ci devront encore abandonner d'autres régions à désigner par les alliés, après une enquête préalable.

Contrôle par les alliés sur les stations télégraphiques et les voies ferrées.

Toutes les garnisons du Hedjaz, d'Assir, du Yémen, de Syrie et de Mésopotamie devront se rendre au poste de commandement allié le plus proche et les troupes devront être retirées de la Galicie, à l'exception de celles qui sont nécessaires au maintien de l'ordre.

Tous les officiers turcs en Tripolitaine et dans la Cyrénaïque devront se rendre à la garnison italienne la plus proche. La Turquie devra promettre qu'elle cessera de ravitailler ces officiers et de couper toute communication avec ceux-ci, s'ils refusaient d'obéir à cet ordre.

Tous les ports occupés en Tripolitaine et dans la Cyrénaïque, y compris Misurata doivent être rendus à la garnison la plus voisine des alliés.

Tous les Allemands et tous les Autrichiens servant dans la marine et dans l'armée doivent avoir quitté le territoire turque endéans l'espace d'un mois.

Les prisonniers turcs resteront à la disposition des alliés. On étudiera la question de la libération des prisonniers civils turcs et des prisonniers de guerre ayant dépassé l'âge militaire.

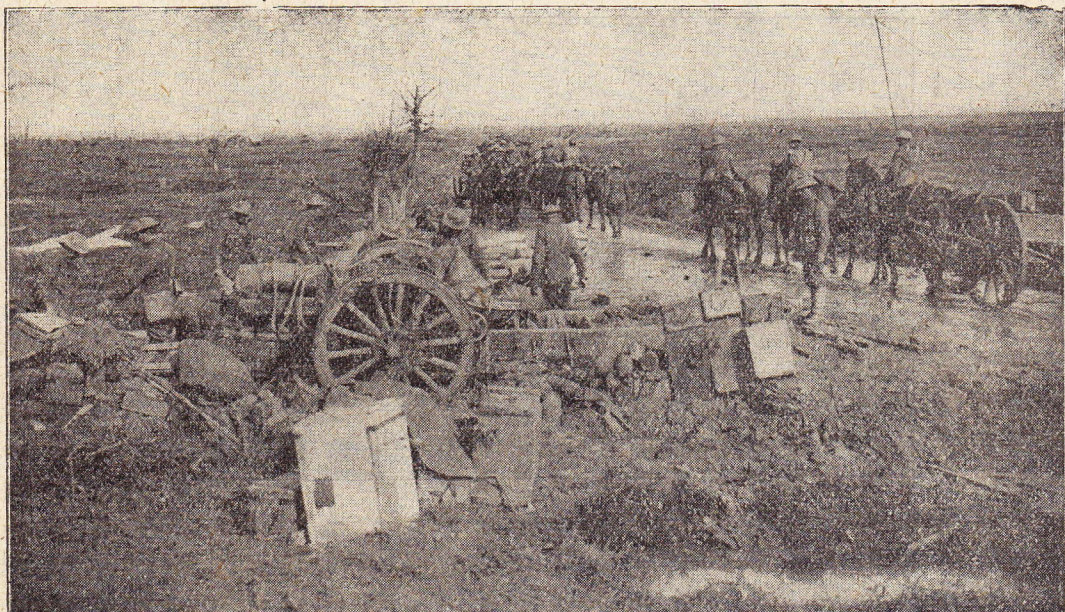
Obligation par la Turquie de rompre toutes ses relations avec les puissances centrales.

Dans le cas où de troubles surviendraient dans les six vilayets arméniens, les alliés se réservent le droit d'occuper militairement la partie de ces vilayets où se produiraient ces troubles.

Ainsi se termina la guerre avec la Turquie.

Deux adversaires avaient donc déjà abandonné la partie. Des événements plus importants étaient déjà en préparation.

Mais retournons maintenant au front occidental sur lequel la grande bataille avait été déclenchée par le grand Foch.



Troupes anglaises mettant leurs batteries en position dans le terrain conquis.

A l'assaut de la ligne Hindenburg

Entretiens les Allemands essayèrent encore une fois d'effrayer la population de Paris en exécutant de nombreux bombardements aériens de la capitale.

Dans la nuit du 15 au 16 septembre ils bombardèrent Paris par deux fois, se vengèrent ainsi sur des femmes et des enfants, des échecs que depuis deux mois ne cessaient de leur infliger les armées alliées.

Quand on rapproche de cette conduite celle des Alliés, qui survolèrent Vienne, on est forcé de conclure que les Allemands faisaient la guerre d'une façon barbare.

Le poète-aviateur Gabriele d'Annunzio leur donna un leçon de civilité.

Les habitants de Vienne virent un jour, pour la première fois depuis le commencement de la guerre, apparaître une escadrille d'avions ennemis au-dessus de la ville et connurent toutes les émotions qui font trembler de peur, à cette vue, la population menacée.

Vienne se trouvait bien loin du théâtre des opérations, ce qui ne fit qu'augmenter l'anxiété des Viennois.

C'était pendant une radieuse journée d'été. Les avenues et les rues de la capitale autrichienne grouillaient d'une foule compacte.

Soudain on aperçut sept appareils ennemis se dessiner sur l'azur du ciel. Chacun chercha un abri pour se protéger contre les bombes meurtrières, mais quel ne fut pas l'étonnement de la population, lorsque, au lieu de bombes menaçantes, ils virent s'éparpiller en l'air des milliers de petits drapeaux tricolores.

Le poète Gabriele d'Annunzio, avec six de ses aviateurs, avait osé ce grand raid, afin d'apparaître comme la colombe de la paix dans les airs et d'annoncer aux Autrichiens que l'heure de la justice allait sonner bientôt.

A la levée du jour les vaillants aviateurs étaient partis des plaines de Venise, dans leurs appareils Caproni. L'avion du poète était reconnaissable aux sept étoiles peintes sur les plans de l'appareil et au lion ailé de Venise.

Gabriele d'Annunzio avait embrassé son fils, puis

il s'était envolé pour entreprendre sa dangereuse randonnée. A trois mille mètres d'altitude, dans le « ciel viril » — ainsi qu'il le dit lui-même —, il avait survolé les Alpes. A neuf heures et demie les blanches ailes scintillèrent au-dessus de Venise. Ils descendirent à 800 mètres, prirent 60 photos de la ville et des environs et aperçurent des milliers de têtes qui étaient tournées vers eux, dans toutes les rues et sur les places publiques.

Un des aviateurs descendit à 70 mètres et frôla la tour de la cathédrale Saint-Etienne.

Ils évoluèrent pendant vingt minutes au-dessus de la ville qu'ils auraient pu terriblement punir de tous les méfaits commis par les Allemands et leurs alliés.

Ils se contentèrent de lancer des papillons, avec les couleurs de leur patrie : blanc, rouge, vert. Ces papillons scintillèrent au soleil par milliers, tombèrent comme des flocons de neige multicolore, et couvrirent les toits et les rues. Et, quoi qu'on dise, cette façon pacifique de combattre un ennemi fit bien plus d'impression sur les esprits que n'auraient pu le faire la peur et l'effroi.

Les aviateurs revinrent alors à Venise où ils furent chaleureusement accueillis.

* * *

L'opinion générale attendait de grands succès de l'offensive de Saint-Mihiel. On espérait que Briey-Longwy passerait bientôt aux mains des Alliés.

Mais il ne s'agissait point de précipiter les événements. Foch étudia ses plans d'attaque et les modifia suivant les nécessités de l'heure. Il comptait continuer immédiatement sa marche victorieuse. Maintenant que l'aile droite avait pris de l'avance, il songea à rectifier son front au centre.

Mangin s'était attelé à cette besogne mais il rencontra une opposition acharnée. L'ennemi s'était accroché solidement aux charnières de son ouvrage défensif. Si les Français parvenaient à conquérir le Chemin-des-Dames et les collines de Saint-Gobain, il descendrait aussi dans les plaines de Laon. C'est cela qu'il fallait empêcher à tout prix. La lutte s'envénima.

Après un repos forcé de trois jours, à cause des pluies diluviennes qui détremperent toutes les routes, Mangin repartit à l'assaut, le 14 septembre.